

de l'homme à ne pas laisser dévorer par le gouffre béant cette merveilleuse munificence de la nature.

L'humidité constante avait tapissé les parois à pic du roc d'un manteau de mousse verte. Au-dessous du bloc d'or une légère saillie, quoique enduite par les vapeurs de l'eau d'une couche visqueuse, semblait attendre le pied assez hardi pour se fier à cet appui dangereux ; mais un seul homme ne pouvait tenter l'entreprise.

Telle avait été la cause de la retraite de Cuchillo, qui tout à l'heure repaissait avidement ses yeux de ce magnifique trésor, objet de tous ses désirs.

Baraja fut le premier à s'arracher au vertige que lui causait ce spectacle ; car son cœur se serrait à la pensée que le précieux métal pouvait à chaque instant rouler dans l'abîme, comme le fruit mûr qui tombe de l'oranger.

Oroche ne tarda pas à imiter son compagnon, et tous deux se retrouvèrent debout presque en même temps, incertains de ce qu'ils devaient faire et séparés l'un de l'autre par la voûte d'où s'échappait en grondant la cataracte.

— Eh bien ! qu'avez-vous vu ? dit Baraja le premier.

— Et vous ? répondit Oroche.

— Un gouffre sans fond.

— Des tourbillons de vapeurs qui montent de l'abîme.

— L'union fait la force, répéta Oroche, qui avait tout à coup pris son parti.

— A deux on est deux fois plus fort.

— C'est incontestable ce que vous dites là, s'écria Oroche. Eh bien ! à nous deux, nous pourrions l'avoir.

— Quoi ? dit Baraja, feignant l'ignorance.

— Demonio ! le bloc d'or que vous avez vu comme moi.

— Mais comment faire ? continua Oroche.

— Réunir nos deux lazos comme emblème de notre alliance ; suspendre l'un de nous le long des flancs du rocher, et ravir à l'abîme son trésor, s'écria Baraja les yeux en feu.

— Qui se dévouera de nous deux ?

— Le sort en décidera, seigneur Oroche, et si c'est vous...

— Si c'est moi, vous me laisserez tomber, et me briser les os.

Baraja haussa les épaules.

— Vous êtes un niais, mon cher Oroche ; un ami ne laisse pas tomber à la fois son ami et un trésor trois fois royal. L'ami... je ne m'en défends pas ; mais le trésor... jamais !

— Mon cher Baraja, vous plaisantez des choses les plus respectables, même de l'amitié, repartit Oroche avec tant de componction que Baraja en fut plus effrayé que jamais.

Bientôt, cependant, cédant à l'ivresse qui les subjuguait, les deux aventuriers cessèrent de lutter d'astuce, et résolurent d'unir leurs efforts pour arracher le bloc d'or à son enveloppe de roche.

Baraja tira de l'une de ses poches un jeu de cartes, et il fut convenu que celui qui amènerait le plus

haut point aurait le droit de choisir le rôle qui lui conviendrait.

Ce droit échut à Oroche.

Outre que le raisonnement de Baraja l'avait frappé, le gambusino pensa que la possession du trésor était un talisman tout-puissant contre la perversité de son compagnon ; il choisit, contre l'attente de ce dernier, le périlleux avantage de se faire suspendre au-dessus du gouffre.

Les deux coquins, après s'être rejoints, détachèrent de l'arçon de leur selle le lazo qu'y porte attaché tout cavalier américain.

Suivant l'avis de Baraja, les deux longes furent tortillées de manière à porter un poids plus lourd encore que celui d'un homme.

Roulée plusieurs fois sur le tronc d'un jeune chêne vert qui poussait dans une fente de rocher, la double corde était maintenue par Baraja, tandis qu'Oroche, solidement attaché sous les aisselles, descendait petit à petit en se retenant aux saillies du roc et en posant les pieds dans ses fissures.

Au milieu du bruit épouvantable que renvoyait le fond de l'abîme, l'aventurier croyait entendre des voix souterraines qui l'appelaient vers elles ; le vertige était près de s'emparer de lui, mais la cupidité soutint son courage.

Au bout d'une minute, ses pieds étaient au niveau du bloc d'or, puis son corps, puis enfin ses mains. Il put caresser ses contours arrondis et dévorer des yeux l'objet de sa convoitise.

Dans sa délicieuse extase, l'abîme ne grondait plus au-dessous de lui ; il chantait doucement, comme le ruisseau qui murmure et appelle les plus doux rêves.

Les doigts crispés du gambusino saisirent le bloc ; il résista d'abord, puis bientôt remua dans son enveloppe. Deux mains avides étaient insuffisantes pour l'embrasser ; un effort mal dirigé pouvait, en l'arrachant du rocher qui l'enchâssait le faire tomber dans le précipice. Oroche ne respirait plus et, penché au-dessus de lui, Baraja partagea ses angoisses.

L'écho de l'abîme répéta deux fois deux cris, le cri de triomphe d'Oroche et celui de son compagnon : la masse d'or étincelait entre les bras du ravisseur.

— Remontez-moi promptement, pour l'amour de Dieu, s'écria Oroche d'une voix frémissante. Je porte mon pesant d'or vierge. Ah ! je ne me croyais pas si fort !

Baraja hala d'abord la corde avec une ardeur convulsive, bientôt plus faiblement, puis il cessa soudainement tout effort.

Les mains d'Oroche ne pouvaient encore arriver au niveau du sentier.

— Allons, Baraja, encore ! s'écria Oroche ; raidissez la corde, et je suis à vous.

Mais Baraja restait immobile.

Une pensée diabolique venait de naître dans son esprit.

— Donnez-moi ce bloc d'or, dit-il ; il paralyse vos forces et je suis à bout des miennes.